Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 35

Artikel: Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis : [suite]
Autor: Assollant, Alfred
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176697

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

portent leur défroque de rechange; les derniers vestiges de la fête disparaissent, et quelques semaines suffisent pour que tout ce bruit n'existe plus que dans les souvenirs.

Et dire que nous n'avons rien vu de tout cela, que nous n'avons pas vu le grand tir!... Nous nous en consolons, car nous y avons fait un voyage imaginaire, bien plus agréable, bien moins fatiguant et surtout bien moins coûteux qu'un voyage en réalité. En effet, qu'est-ce que c'est que d'aller au tir fédéral, au mois de juillet, par une chaleur tropicale? C'est, poussé par une vaine curiosité, remplir son sac des effets personnels nécessaires, y ajouter un saucisson de Bologne, reconforter son porte-monnaie par une valeur assez ronde, courir à la gare, prendre le chemin de fer, étouffer dans les wagons, tremper sa chemise de sueur, arriver à la Chaux-de-Fonds, où, pour se rafraîchir, on traverse sauf un coudoiement énergique, une foule étourdie; c'est gagner enfin la place du tir, où la foule n'est pas moins compacte et où le soleil brûle tout, et s'écrier avec angoisse : ouf! quelle chaleur!!... C'est se dandiner d'un bout à l'autre de la place, boire beaucoup de vin pour étancher une soif horrible, être abasourdi par le feu roulant et continu du stand, gagner un solide mal de tête, aller, de guerre lasse, écouter les élucubrations des saltimbanques qui encombrent la place, dîner ensuite à froid sous la cantine, appeler les sommeliers pendant une heure avant d'être servi, entendre ces discours par lesquels on extermine les tyrans, on remanie la carte du monde, on fait triompher la liberté, on émancipe les peuples, et qui veulent dire, en résumé : *il n'y en a point comme nous!!*

Voilà, croyons-nous, ce qu'on éprouve dans un tir fédéral.

L. M.

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

En même temps il lui raconta l'histoire de ce mariage improvisé. Les deux amis éclatèrent de rire, et coururent chez le vieux Samuel Butterfly. Bussy entra d'un air affligé, et demanda la restitution des deux cent mille dollars qui avaient été réservés pour la part du vieux Butterfly et de Cora.

Au récit de cette triste aventure, Samuel se mit dans une violente colère.

« Ce n'est pas possible, s'écria-t-il. Cora n'est pas mariée. »

Au même instant, elle entrait chez son père avec son mari.

« Cher père, dit-elle en se jetant au cou du vieux Butterfly, je te présente mon mari bien-aimé, Georges, lord Aberfoïl, comte de Kilkenny, pair d'Écosse et d'Irlande. »

L'Anglais inclina la tête avec roideur.

« Au diable les lords et les comtes! s'écria Samuel avec désespoir. Ta folie nous coûte deux cent mille dollars.

— Oh! dit l'Anglais d'un air mécontent, vous ne m'aviez pas averti de cela, milady.

— Milord, répondit Cora blessée, vous ne me l'aviez pas demandé.

— Après tout, dit Aberfoïl, votre père est assez riche pour supporter cette perte, et, pourvu que le chiffre de la dot n'en soit pas diminué.... »

A ces mots, Samuel bondit comme s'il eût été piqué d'une guêpe. « Le chiffre de la dot! Qu'entendez-vous par là, milord? Quoi! vous me faites perdre cent mille dollars, et à Cora cent mille? vous l'épousez sans mon consentement, et vous comptez sur une dot! Demandez-la à qui vous voudrez, milord, au ministre qui vous a mariés, au chemin de fer qui vous a transportés ici, au vent qui souffle, à l'eau qui coule, à la terre ou aux étoiles; mais jamais, non, je le jure, jamais de mon vivant un dollar du vieux Samuel n'entrera dans la poche des Kilkenny.

— Pardieu! dit l'Anglais, qui reçut toute cette bordée sans s'émouvoir, j'ai fait une belle équipée. J'ai gagné mille dollars et un beau-père qu'on pourrait faire voir pour de l'argent au *British-Museum*.

— Quant à toi, malheureuse enfant, cria encore plus fort le vieux Samuel, garde-toi de reparaître devant mes yeux. Je te donne ma malédiction. »

A ce dernier coup, Cora accablée baissa la tête et sortit, entraînant Aberfoïl. Roquebrune et Bussy étaient demeurés spectateurs impassibles de toute cette scène. « Eh bien! dit Bussy, doutez-vous encore, monsieur, et voulez-vous me faire l'honneur de me payer mes deux cent mille dollars?

Au même instant entra Georges-Washington Butterfly. « J'en apprends de belles! s'écria-t-il; Cora se marie sans votre consentement avec un lord ruiné, et c'est M. de Roquebrune qui est le témoin du lord. Il y a là-dessous quelque intrigue infâme que ces hommes ont nouée pour manquer impunément à la parole donnée.

Monsieur Georges-Washington Butterfly, dit Roquebrune, vous avez parfaitement deviné. C'est grâce à mes soins que miss Cora est devenue comtesse. Quant à vos expressions « d'infâme intrigue, » j'espère que vous voudrez bien m'en rendre raison.

— A l'instant même, » répliqua Georges-Washington; et, tirant de sa poche un *bowie-knife*, et il se précipita sur Roquebrune.

Heureusement le Canadien veillait. Il saisit d'une main vigoureuse le bras de Butterfly et l'arrêta court. En même temps il le désarma et jeta le poignard dans la rue.

« Payez d'abord vos deux cent mille dollars, lui dit-il avec sang-froid, et nous nous reverrons plus tard.

— Après moi, s'il vous plaît, interrompit Bussy; j'ai un vieux compte à régler avec toute la famille. »

Samuel signa en soupirant un bon de deux cent mille dollars sur la banque de Scioto, et les deux amis se firent payer cette somme. Le lendemain, ils écrivirent à Georges-Washington qu'ils respectaient trop les lois de l'Union pour se battre sur le territoire américain, mais que, s'il voulait venir les rejoindre dans l'île qui est au milieu de la cataracte du Niagara, ils seraient prêts, l'un et l'autre, à lui donner satisfaction les armes à la main.

« Amenez un témoin, si vous voulez, ajoutait Bussy en terminant. Le combat sera sans merci, et le vaincu sera jeté dans le Niagara. »

« Viendra-t-il? dit Bussy à son ami.

— N'en doute pas, répondit Roquebrune. Rien n'est plus vindicatif qu'un *Yankee*. Tu as mortellement offensé celui-ci; sois certain qu'il te tuera ou qu'il se fera tuer, plutôt que de reculer. »

Trois jours après, le jeune Butterfly et un capitaine de milice qui était son témoin allèrent chercher Bussy et Roquebrune à l'*International-Hotel*.

(La suite prochainement).

Pour la rédaction : H. Renou. L. Monnet.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.